

Transformer la douleur en puissance :

une autre forme de reconnaissance

Cent onze ans après l'extermination d'un million et demi d'Arméniens dans l'Empire ottoman, la question de la reconnaissance du génocide continue de structurer la mémoire collective de ce peuple. Pourtant, à l'heure où le monde se transforme et où les équilibres se recomposent, une interrogation s'impose : que signifie cette reconnaissance aujourd'hui, et surtout, que pourrait-elle réellement changer pour l'Arménie contemporaine et pour les Arméniens dispersés à travers le monde ?

Une reconnaissance devenue improbable

Espérer que la Turquie moderne reconnaisse officiellement le crime commis par les autorités ottomanes de l'époque relève de l'illusion. Les positions politiques internes, les récits nationaux solidement ancrés et les enjeux géostratégiques actuels rendent cette perspective non seulement lointaine mais irréalisable. De même, il serait naïf d'imaginer que la jeune République d'Arménie — enclavée, privée de ressources naturelles et confrontée à des défis existentiels — puisse, à elle seule, infléchir le cours de l'histoire ou imposer sa vérité à ses voisins. Depuis des années 1960, une énergie immense a été consacrée à cette quête. Mais une question s'impose aujourd'hui avec une acuité nouvelle : peut-on continuer à mobiliser toute une nation autour d'un objectif qui, malgré sa légitimité morale incontestable, n'offre aucune perspective concrète d'aboutir dans un avenir prévisible ?

Le piège de la revanche

Pour un pays de trois millions d'habitants, encerclé par deux États qui se définissent comme « une nation, deux États », s'enfermer dans un esprit de revendication, de revanche ou de confrontation permanente constitue un risque existentiel. C'est un combat perdu d'avance, qui pourrait priver les Arméniens de leur avenir au moment même où il dispose enfin d'un État souverain, reconnu par la communauté internationale. Cette approche n'a rien à voir avec le défaitisme. Elle relève au contraire d'une lucidité nécessaire : comprendre les rapports de force tels qu'ils sont, et non tels que nous souhaiterions qu'ils soient. C'est une démarche tournée vers l'avenir, qui vise à préserver la nation, à consolider l'État et à ouvrir des perspectives réelles plutôt qu'à s'épuiser dans des combats symboliques sans issue. La mémoire ne doit pas devenir une prison. Elle doit éclairer l'avenir, non l'obscurcir.

Redéfinir la reconnaissance

La véritable reconnaissance, aujourd'hui, ne viendra pas d'une déclaration politique extérieure. Elle naîtra de l'Arménie elle-même. Elle prendra forme dans un État réellement démocratique, stable et transparent, doté d'une gouvernance efficace et d'institutions respectées. Elle se manifesterá dans une administration qui fonctionne, dans des frontières reconnues et solidement protégées, dans des écoles et des hôpitaux capables d'attirer élèves et patients venus de toute la région.

Elle se lira aussi dans une économie dynamique, innovante, ouverte sur le monde, et dans une démographie en croissance, signe de confiance retrouvée et de vitalité nationale. Elle s'exprimera dans des infrastructures remarquables, reliant les villes, les villages et les régions, facilitant les

échanges, la mobilité, l'activité économique et l'intégration régionale. La reconnaissance, c'est encore une connectivité énergétique et technologique qui place l'Arménie au cœur des échanges. C'est une matière grise abondante, une jeunesse formée, ambitieuse, créative, qui transforme le pays en un espace d'opportunités plutôt qu'en un territoire de survie.

La reconnaissance, ce sera le jour où des étudiants étrangers (notamment turcs) choisiront Erevan pour y poursuivre leurs études supérieures, où des patients de la région viendront se faire soigner dans des cliniques arméniennes réputées pour leur excellence, où les investisseurs internationaux considéreront l'Arménie comme un territoire d'opportunités et de stabilité. Ce sera le moment où les banques arméniennes seront perçues comme les plus fiables du Caucase, où les téléphones, les drones et les systèmes technologiques de pointe intégreront des puces conçues et fabriquées en Arménie. La reconnaissance, ce sera lorsque le savoir-faire arménien deviendra une référence, que l'innovation locale s'exportera, et que le nom de l'Arménie évoquera non seulement une histoire douloureuse, mais surtout un avenir maîtrisé, créatif et prospère.

La réponse la plus forte à la barbarie

La meilleure réponse à la tragédie qui a emporté un million et demi de nos parents et amis n'est ni la vengeance, ni l'irréductibilité. La véritable réponse, c'est la vie. C'est la croissance. C'est la construction patiente et déterminée d'un avenir solide. C'est une Arménie juste, moderne, prospère, capable d'envisager — pourquoi pas — dix millions d'habitants en 2045, portée par une politique démographique ambitieuse, par le retour de sa diaspora et par l'attractivité d'un pays qui inspire confiance. Une Arménie qui ouvre des horizons à sa jeunesse, qui assure une vieillesse digne à ses parents, et qui devient le foyer naturel de tous les Arméniens du monde, non par devoir mémoriel, mais par désir, par choix, par conviction.

Une Arménie qui ne se définit plus seulement par sa douleur, mais par sa capacité à se réinventer et à rayonner.

La reconnaissance la plus puissante n'est pas celle que l'on réclame. C'est celle que l'on incarne, par la force de ce que l'on devient.

Albert GRIGORYAN